

sont mal disposés ? Au début, pleins de bon vouloir, ardents et vigoureux, les circonstances les tuent. Ils se voient avec une perspective de végétation indéfinie, le découragement les empoigne et bas les livres ! Plus tard, munis d'un diplôme, et fort peu munis de science, ils tuent légalement et fraternellement, dévorent consciencieusement veuves et orphelins.

Mais que ne font-ils autre chose ? diront quelques personnes. Ah ! ce n'est pas à vingt ans, après des études complètes, qu'on entre de tout cœur dans un magasin pour y ramasser les ficelles, ou pour passer derrière un comptoir pour y débiter cassonades et épices. Il y a là quelque chose qui répugne, une fierté naturelle et que je trouve pour ma part très légitime. Le jeune homme instruit possède une supériorité intellectuelle qui se refuse à d'infimes travaux. Il restera pauvre, soit ! mais se sentir libre, avoir ses coudées franches, voilà la vie du jeune homme.

Cependant, cet état de chose se doit-il perpétuer ? J'espère que non. Ce serait un réel malheur. Je ne partage pas l'opinion de ceux qui croient voir l'intervention divine dans le grand nombre de nos institutions classiques. Il y en a trop, nous le verrons dans quelques années. Il faut une digue. Sur tout ayons de nouvelles issues. Utilisons les forces vives de cette jeunesse enthousiaste, on sera émerveillé des résultats obtenus.

L'histoire — et à juste titre — n'a pas assez d'éloges pour ces papes, qui surent précipiter sur l'Orient, utiliser et sauver ces générations guerrières du moyen-âge, qui faute d'un ennemi commun s'entre-détruisaient sans résultat pratique. C'était un sang versé inutilement — bien plus, l'homme devenait féroce dans ces luttes fratricides. Par les croisades, la papauté a débarrassé l'Europe de cette exubérance de population qui la gênait ; elle a noblement fait servir l'ardeur belliqueuse de ses enfants ; elle a enrichi les lettres et fait faire un pas aux sciences. Voilà ce que j'appelle un écoulement profitable. Il nous en faut un. Nous l'accepterons même plus paisible. Mais enfin, si l'on nous offre la guerre, nous sommes prêts à emboucher le clairon et à partir comme le légendaire Malborough. En avant, marche !

Que nos fertiles vallées, par exemple, soient l'Orient. Nous y combattons les souches, la rocaïlle et autres gens de cette espèce qui deviendront à nos yeux autant de janissaires et de mamelouks.

« Travaillez, prenez de la peine
C'est le fonds qui manque le moins. »

Voici les combattants. Rien ne manque que l'impulsion et la dime saladin !

Que les hommes instruits étudient la question, qu'ils la résolvent, et la jeunesse reconnaissante leur élèvera une pyramide commémorative au cœur de la forêt défrichée.

L. A. T.

REVUE DU POUR ET DU CONTRE

Gladstone, ce grand abatteur d'arbres, vient de se faire siffler à Londres par la populace. Au fond il n'y a pas grand mal à cela ; un ministre, surtout un premier ministre, est un véritable acteur qui joue à la fois le drame et la comédie, et le public qui paie et qui paie même fort cher a le droit de siffler ce comédien quand il est mauvais dans son rôle. Cependant pour que le peuple anglais se permette de siffler Gladstone, il faut que la farce soit bien inférieure ; or elle

est plus que cela, elle est sinistre : l'Angleterre a jeté Gordon par dessus bord !

Ce pauvre général Gordon, comme on a parlé de lui pendant une quinzaine de jours ! Son nom était dans toutes les bouches. A vrai dire, cet intrépide méritait un tel excès d'honneur par cela même qu'il y avait chez lui excès de courage. On l'a suivi des yeux ce brave soldat qui, seul et sans armes, osait traverser la Haute-Egypte et s'aventurer jusqu'au Soudan pour pacifier un pays révolté ! Puis, tout à coup, est arrivée cette rumeur : Gordon demande des hommes et des fusils pour terminer son œuvre mais l'Angleterre les lui refuse. L'Angleterre, dans ce cas, c'est Gladstone qui, effrayé de sa politique aventureuse, s'arrête subitement et laisse Gordon se débrouiller comme il peut. On a peine à comprendre pareille ingratitude et pareille lâcheté politique ! Aussi le peuple anglais siffle son premier ministre, si piètre acteur en cette circonstance et l'opinion publique condamne l'homme d'état par Khar-toumace. (Pardon !)

Voilà une nouvelle qui va faire sauter de joie les ivrognes. Un industriel plus ou moins méritant vient de trouver le moyen de solidifier le whisky ! A l'avenir, les messieurs aux nez purpurins vont avoir de l'esprit en poche ; au coin d'une rue, en plein public, sans que personne puisse les remarquer, ils casseront un petit morceau de la précieuse tablette, se passeront la main sur la moustache..... et le petit morceau sera dans leur bouche. Pour peu que la route soit longue, l'individu dépensera tout son esprit et deviendra d'une bêtise à ne plus se tenir sur ses jambes. C'est pour le coup qu'il faudra renverser la phrase : coucher sur des tablettes ; ce sont les tablettes qui feront coucher dans le ruisseau ces malheureux dont le grand tort aura été d'avoir une réserve d'esprit solide !

Le sort de ce malheureux navire *State of Florida* n'est pas fait pour encourager les gens à se payer le luxe d'une promenade en Europe. Ce bâtiment avait, dit-on, des compartiments étanches qui ont mal fait leur devoir. A qui la faute ? Les passagers qui étaient les moins coupables ont été, pour ainsi dire, les seules victimes. Dans presque tous les accidents de ce genre, l'équipage a toujours l'heureuse chance de se sauver sans perdre trop de monde ; c'est un pur hasard, j'en conviens, mais cette bonne fortune se renouvelle avec une persistance qui ne laisse pas d'inquiéter les naïfs qui se figurent qu'en cas d'accident les passagers doivent passer les premiers. Les matelots, en effet, ne doivent quitter leur bord que lorsque les femmes d'abord, les enfants ensuite et en dernier lieu les hommes ont pris place dans les bateaux de sauvetage, et si tous les capitaines et officiers remplissaient leur devoir et faisaient exécuter leurs ordres, le revolver au poing pour parer aux éventualités, il y aurait certainement moins de confusion dans ces moments critiques, et partant, la liste des personnes sauvées serait plus longue.

Le hasard, qui fait si bien les choses, se lasse peut-être de les faire toujours aussi bien pour l'équipage et vous verrez qu'un de ces beaux jours nous allons recevoir la nouvelle d'un nouveau sinistre avec cette différence que, cette fois, les passagers seront tous sains et saufs mais auront à avouer que malgré des efforts surhumains ils n'ont pu sauver ni le capitaine, ni les officiers, ni les matelots.

Ça sera une petite compensation !

Le télégraphe nous apprend une bonne nouvelle : la France et la Chine viennent de signer un traité de paix. La dernière puissance reconnaît le protectorat de la première sur le Tonkin et l'Annam ; ce grand résultat est dû à la sage opiniâtreté des Français qui ont marché droit au but sans se laisser intimider par les clameurs et les protestations anodines de certaines puissances européennes. Dans cette campagne, on ne saurait trop le répéter, il n'y a pas eu de grands massacres d'hommes comme en Egypte, à Tel el Kébir ; personne n'a été lâchement abandonné comme Gordon, et pourtant les Français sont arrivés à leurs fins : les Chinois ont baissé pavillon tandis que le Madhi nargue toujours les Anglais.

On dit que la France ne réclame pas d'indemnité de guerre. Est-ce que la phrase célèbre : la France est assez riche pour payer sa gloire ! n'a pas encore été oubliée par nos frères d'outre-mer ? Il serait à désirer que si ; il n'y a rien pour panser les plaies du vainqueur comme une bonne petite indemnité de guerre payée par le vaincu. L'Allemagne est là pour appuyer mon dire.

Nous apprenons avec plaisir que deux des tableaux que notre ami M. Boisseau avait exposés à la dernière exposition de l'Association des Arts viennent d'être vendus, chacun pour une somme assez ronde.

Le *Portrait de la Patti*, que certains journaux anglais de notre ville avaient critiqué avec une acerbité qui laissait passer le bout de l'oreille de la jalousie, a été acheté par la Cie des Pianos de New York. L'acquéreur de l'autre tableau : *Star and Witness, Sir ?* est M. Hague, de la Banque des Marchands, un connaisseur éclairé en fait de bonnes toiles. Nous félicitons sincèrement M. Boisseau du succès qu'il rencontre, succès bien mérité du reste.

L'article paru dans *Le Monde* de lundi dernier et intitulé *une noble profession* est plein d'humour et de bon sens ; je ne puis résister au désir d'en citer le passage suivant.

« Un journaliste passe sa vie à élever des personnages qui le dédaignent ; ses nuits sont employées à déchiffrer des livres bleus que ses protégés ne sont pas encore parvenus à présenter sous une forme intelligible ; il défend des réputations qui ne lui inspirent parfois qu'une confiance médiocre ; il combat des personnalités qui autrement lui seraient sympathiques ; il accepte des responsabilités qui pourraient lui rester étrangères ; il se met un bandeau sur les yeux, et comme l'avocat, il dit : NOUS en parlant des actes du parti auquel il appartient. »

Voilà tout son devoir, voilà tous ses droits.

Le public admet bien qu'on ne lui accorde pas de suite la grâce de mourir de découragement, mais c'est tout.

On se dit sans doute que les journalistes par leurs relations, pourraient ramasser une petite fortune, en suivant seulement leur entourage ; il n'y aurait qu'à se baisser.

Mais il faudrait se baisser, et les journalistes n'en ont pas l'habitude.

Et le public s'est habitué à cette condition du journalisme en Canada.

Comme cela est bien vrai ! Pour la grande masse du public un journaliste est une machine à écrire qui fait sa besogne régulièrement, méthodiquement comme les autres machines. Les riches idées, les bonnes trouvailles, tout cela est lu, dé-